

Intelligence à une classe sociale d'individus, et de traduire ainsi le russe *Intelligentsia*.

Crise de l'Intelligence peut donc être entendue comme altération d'une certaine faculté dans tous les hommes; ou bien seulement chez ceux d'entre eux qui en seraient le plus doués, ou *devraient l'être*; ou bien comme crise de l'ensemble des facultés de l'esprit moyen; ou encore crise de la *valeur* et du *prix* de cette vertu dans la société actuelle ou prochaine. Enfin, on peut y voir aussi, en tenant compte du nouveau sens venu des Russes, une crise affectant une classe de personnes qui se trouverait atteinte dans la qualité, ou le nombre, ou les conditions d'existence de ses membres.

Entre toutes ces « intelligences » diversement définies, il s'agit de savoir celle qu'on veut qui péri-

Celui qu'on interroge aperçoit aussitôt cinq ou six possibilités. Il pressent que la moindre insistance en ferait apparaître d'autres. Il va errer de point de vue en point de vue, de crise en crise, crise d'une *qualité*, crise d'une *valeur*, crise d'une *classe*.

I. — DE L'INTELLIGENCE-FACULTÉ.

Que l'on s'inquiète tout d'abord si l'homme devient plus sot, plus crédule, plus faible d'esprit, s'il y a crise de la compréhension, ou de l'invention... Mais qui l'en avertira? Où sont les repères de ce changement de la puissance mentale? Et qui, s'ils existent, les pourrait légitimement consulter?

Cette étrange question n'est pas toujours sans suggérer quelques idées. Voici, par exemple, une sorte de problème que je propose comme il me vient. Il ne s'agit pas de le résoudre.

Rechercher dans quel sens la vie moderne, l'outillage obligatoire de cette vie, les habitudes qu'elle nous inflige, peuvent modifier, d'une part, la physiologie de notre esprit, nos perceptions de toute espèce, et surtout ce que nous faisons ou ce qui se fait en nous de nos perceptions; d'autre part, la place et le rôle de l'esprit même dans la condition actuelle de l'espèce humaine.

On examinerait, entre autres objets, le développement de tous les moyens qui déchargent de plus en plus l'esprit de ses efforts les plus pénibles : les modes en fixation qui soulagent la mémoire, les merveilleuses machines qui économisent le travail calculateur de la tête, les symboles et les méthodes qui permettent de faire entrer toute une science dans quelques signes, les facilités admirables que l'on s'est créées de faire *voir* ce qu'il fallait jadis faire *comprendre*, l'enregistrement direct et la restitution à volonté des images, de leurs suites, des lois mêmes de leurs substitutions, que sais-je! On se demanderait si tant de secours, tant de puissants auxiliaires ne viennent pas réduire peu à peu la force de notre attention et la capacité de travail mental continu ou de durée ordonnée, dans l'humanité moyenne.

Observez déjà nos arts. On se plaint de n'avoir point de style, on se console en se disant que nos descendants nous en trouveront bien quelqu'un.

Mais comment se ferait un *style*, c'est-à-dire comment serait possible l'acquisition d'un style stable,

respondant de la confiance dans la collaboration, etc.

La machine gouverne. La vie humaine est rigoureusement enchaînée par elle, assujettie aux volontés terriblement exactes des mécanismes. Ces créatures des hommes sont exigeantes. Elles réagissent à présent sur leurs créatures et les façonnent d'après elles. Il leur faut des humains bien dressés; elles en effacent peu à peu les différences et les rendent propres à leur fonctionnement régulier, à l'uniformité de leurs régimes. Elles se font donc une humanité à leur usage, presque à leur image.

Il y a une sorte de pacte entre la machine et nous-mêmes, pacte comparable à ces terribles engagements que contracte le système nerveux avec les démons subtils de la classe des toxiques. Plus la machine nous semble utile, plus elle le devient; plus elle le devient, plus nous devenons *incomplets*, incapables de nous en priver. La réciproque de l'utile existe.

Les plus redoutables des machines ne sont point peut-être celles qui tournent, qui roulent, qui transportent ou qui transforment la matière ou l'énergie. Il est d'autres engins, non de cuivre ou d'acier bâtis, mais d'individus étroitement spécialisés : organisations, machines administratives, construites à l'imitation d'un esprit *en ce qu'il a d'impersonnel*.

La civilisation se mesure par la multiplication et la croissance de ces espèces. On peut les assimiler à des êtres énormes, grossièrement sensibles, à peine

conscients, mais excessivement pourvus de toutes les fonctions élémentaires et permanentes d'un système nerveux démesurément grossi. Tout ce qui est relation, transmission, convention, correspondance, se voit en eux à l'échelle monstrueuse d'un *homme par cellule*. Ils sont doués d'une mémoire sans limites, quoique aussi fragile que la fibre du papier. Ils y puisent tous leurs réflexes dont la table est loi, règlements, statuts, précédents. Ces machines ne laissent point de mortel qu'elles ne l'absorbent dans leur structure et n'en fassent un sujet de leurs opérations, un élément quelconque de leurs cycles. La vie, la mort, les plaisirs, les travaux des hommes sont des détails, des moyens, des incidents de l'activité de ces êtres, dont l'empire n'est tempéré que par la guerre qu'ils se font entre eux.

Chacun de nous est une pièce de quelqu'un de ces systèmes, ou plutôt appartient toujours à plusieurs systèmes différents; et il abandonne à chacun d'eux une part de la propriété de soi, comme il emprunte de chacun d'eux une part de sa définition sociale et de sa licence d'être. Nous sommes tous citoyens, soldats, contribuables, hommes de tel métier, tenants de tel parti, enfants de telle religion, membres de telle organisation, de tel club.

Faire partie... est une expression remarquable. Nous sommes en quelque sorte, par le refouillement et l'analyse de la masse humaine qui se font toujours plus précis et minutieux, devenus des entités bien définies. Comme telles, nous ne sommes plus que des objets de spéculation, de véritables *choses*. Ici, je

suis conduit à prononcer des mots sans grâce, et contraint d'écrire avec horreur que *l'irresponsabilité*, *l'interchangeabilité*, *l'interdépendance*, *l'uniformité* des mœurs, des manières, et même des rêves, gagnent le genre humain. Les sexes eux-mêmes semblent ne plus devoir se distinguer l'un de l'autre que par les caractères anatomiques.

Ce n'est pas tout. Le monde moderne est un monde tout occupé de l'exploitation toujours plus efficace et plus approfondie des énergies naturelles. Non seulement il les recherche et les dépense pour satisfaire aux nécessités éternelles de la vie, mais il les prodigue, et il s'excite à les prodiguer au point de *créer de toutes pièces* des besoins inédits (et même que l'on n'eût jamais imaginés), — à *partir des moyens de contenter ces besoins*; — comme si, ayant inventé quelque substance, on inventait, d'*après ses propriétés*, la maladie qu'elle guérisse, la soif qu'elle puisse apaiser...

L'homme, donc, s'enivre de dissipation. Abus de vitesse; abus de lumière; abus de toniques, de stupéfiants, d'excitants; abus de fréquence dans les impressions; abus de merveilles, abus de ces prodigieux moyens de *décrochage* ou de *déclenchement*, par l'artifice desquels d'immenses effets sont mis sous le doigt d'un enfant. Toute vie actuelle est inséparable de ces abus. Notre système organique, soumis de plus en plus à des expériences physiques et chimiques toujours nouvelles, se comporte à l'égard de ces puissances et de ces rythmes qu'on lui inflige à peu près comme il le fait à l'égard d'intoxication

insidieuse. Il s'accommode à son poison, il l'exige bientôt, il en trouve chaque jour la dose insuffisante. L'œil, à l'époque de Ronsard, se contentait d'une chandelle. Les érudits de ce temps-là, qui travaillaient volontiers la nuit, lisaient, — et quels grimoires! — écrivaient sans difficulté à quelque lueur mouvante et misérable. Il réclame aujourd'hui vingt, cinquante, cent *bougies*. Quant à notre sens le plus central, notre sens de l'intervalle entre le désir et la possession de son objet, qui n'est autre que le sens de la durée, et qui se satisfaisait jadis de la vitesse des chevaux ou de la brise, il trouve que les *rapides* sont bien lents, que les messages électriques le font mourir de langueur.

Les événements eux-mêmes sont demandés comme une nourriture. S'il n'y a point ce matin quelque grand malheur dans le monde, nous nous sentons un certain vide. *Il n'y a rien aujourd'hui dans les journaux*, disent-ils.

Nous voilà pris sur le fait. Nous sommes tous empoisonnés.

Il faudrait à présent rassembler toutes ces remarques, les rapporter à l'idée que nous avons de *l'intelligence-faculté*, et se demander si ce régime d'excitations intenses et rapprochées, de sévices déguisés, de rigueurs utilitaires, de surprises systématiques, de facilités et de jouissances trop organisées, ne doit pas amener une sorte de déformation permanente de l'esprit, lui faire perdre et acquérir des propriétés; et si, en particulier, les dons mêmes qui lui ont fait désirer ces *progrès*, comme pour s'em-

ployer et se développer, ne seront pas affectés par l'abus, dégradés par leurs propres effets, épuisés par leur acte.

Mais point de conclusions... Mieux vaut reprendre un peu et repenser sa pensée. J'ai déjà dit qu'il n'était pas question de résoudre de tels problèmes. Je ne voudrais, avant de les abandonner, que renforcer quelques-unes des idées que j'ai rapidement éveillées.

J'ai parlé d'une sorte d'intoxication par l'énergie. Il s'y rattache ce qu'on pourrait nommer l'intoxication par la hâte.

Je ne sais qui avait signalé, il y a quelque trente ans, comme un phénomène critique dans l'histoire du monde, la disparition de la *terre libre*, c'est-à-dire l'occupation achevée des territoires habitables par des nations organisées, l'impossibilité de s'étendre sans coup férir, la suppression des biens qui ne sont à personne. Les terres inhabitables elles-mêmes sont aujourd'hui appropriées et retenues; l'Angleterre, par exemple (et nécessairement elle), a mis la main sur le continent antarctique; dans quelques milliers d'années, la précession des équinoxes lui permettra de se féliciter de sa prévoyance... Mais je ne parlais de la terre libre que par figure. C'est au *temps libre* que je voulais en venir. Ce n'est pas le loisir tel qu'on l'entend d'ordinaire que vise maintenant ma pensée. Le loisir apparent existe encore; et même il se défend au moyen de mesures légales et de perfectionnements mécaniques contre la conquête des heures par l'activité. Mais je dis que le loisir intérieur se perd. Nous

perdons cette paix essentielle des profondeurs de l'être, cette absence sans prix pendant laquelle les éléments les plus délicats de la vie se rafraîchissent et se réconfortent. L'oubli parfait les baigne; ils se lavent du passé, du futur, de la conscience nette et pressante, de la présence implicite et confuse des obligations suspendues et des attentes embusquées. Point de soucis, point de lendemain, point de pression intérieure, mais une sorte de repos dans l'état pur les rend à leur liberté propre; ils ne s'occupent alors que d'eux-mêmes, ils sont déliés de leurs devoirs envers la connaissance et déchargés du soin des souvenirs et de tous les prochains fantômes du possible. Voilà ce que la rigueur, la tension et la précipitation de notre existence troublent ou dilapident... Les progrès de l'insomnie sont remarquables et suivent exactement tous les autres progrès. La fatigue et la confusion mentales sont parfois telles que l'on se prend à regretter naïvement les Tahitis, les paradis de simplicité et de paresse, les vies à forme lente et inexacte, que nous n'avons jamais connus. Les primitifs ignorent la nécessité d'un temps finement divisé. Il n'y avait pas de minutes ni de secondes pour les anciens, mais nos mouvements d'aujourd'hui se règlent sur ces fractions. Le dixième, le centième de seconde commencent de n'être plus négligeables dans certains domaines de la pratique. La machine généralisée a exigé ces précisions. Elle s'est si fortement imposée à l'espèce que l'on peut rapporter à l'existence et à l'accroissement de son empire toute manifestation de l'esprit de notre époque.

Des intelligences vivantes, les unes se dépensent à servir la machine, les autres à la construire, les autres

à prévoir ou à préparer une plus puissante; enfin, une dernière catégorie d'esprits se consume à essayer d'échapper à la domination de la machine. Ces intelligences rebelles sentent avec horreur se substituer à ce tout complet et autonome qu'était l'âme des anciens hommes je ne sais quel *daimon* inférieur qui ne veut que collaborer, s'agglomérer, trouver son apaisement dans la dépendance, son bonheur dans un système fermé qui se fermera d'autant mieux sur soi-même qu'il sera plus exactement créé par l'homme pour l'homme. Mais *c'est une définition nouvelle de l'homme.*

Tout le trouble qui est aujourd'hui dans les esprits annonce que de grands changements se préparent dans l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes.

II. — DE L'INTELLIGENCE-CLASSE.

Pensons un peu maintenant à ce que j'appellerai *l'intelligence-classe.*

Tout le monde sent bien que quelque tribu existe qui se distingue par ses rapports particuliers avec l'esprit.

Personne n'en peut donner une description complète, simple et arrêtée. Il s'agit d'une nébuleuse sociale à résoudre. Mais celle-ci est de ces molles nébuleuses auxquelles plus s'attache le regard, plus leurs contours se dissolvent, plus leurs formes se fondent ou se dérobent. Il demeure toujours quelque chose que l'on ne sait ni raccorder à la figure générale ni distraire d'elle.

Cette espèce pourtant se plaint; donc elle existe.

Intellectuels, artistes, membres des diverses professions libérales... les uns sont assez utiles à la vie animale de la société, les autres sont inutiles (et parmi ces derniers, les plus précieux peut-être, ceux qui relèvent un peu notre race, et lui donnent l'illusion de connaître, de s'avancer, de créer, de se roidir contre sa nature). Il arrive aujourd'hui que l'on parle de la dépression de la valeur de ces hommes, de l'affaiblissement de leur prestige, de leur extermination par le dénuement. Leur existence est, en effet, étroitement liée à une autre culture et à une tradition, l'une et l'autre menacées de destins inconnus par la révolution actuelle des choses de ce globe.

Notre civilisation prend, ou tend à prendre, la structure et les qualités d'une machine, comme je l'ai indiqué tout à l'heure. La machine ne souffre pas que son empire ne soit pas universel, et que des êtres subsistent, étrangers à son acte, extérieurs à son fonctionnement. Elle ne peut, d'autre part, s'accommoder d'existences indéterminées dans sa sphère d'action. Son exactitude, qui lui est essentielle, ne peut tolérer le vague ni le caprice social; sa bonne marche est incompatible avec les situations irrégulières. *Elle ne peut admettre que personne demeure, de qui le rôle et les conditions ne soient précisément définis.* Elle tend à éliminer les individus imprécis à son point de vue, et à reclasser les autres, sans égard au passé, ni même à l'avenir de l'espèce.

Elle a commencé par s'attaquer aux populations peu organisées qui existaient sur le globe. Une loi

Palanquer, quelquefois, c'est aussi faire bondir deux ou trois gouttes de lumière.

Dans les questions qui sont confuses par essence et qui le sont pour tout le monde, je trouve permis, — peut-être louable, — de livrer tels quels les essais, les actes inachevés, les états même rejetés et refatés de sa pensée.

J'ai vu parfois des définitions très surprenantes de l'intellectuel. Il en est qui reçoivent le compte, qui éliminent le poète. Il y en a de telles qu'entendues à la rigueur de la lettre elles englobent, elles sont impuissantes à exclure ces belles machines à calculer, ou à *quarrer* des courbes, qui sont si supérieures à tant de cerveaux.

Ces machines calculatrices qui me passent par l'esprit me suggèrent une réflexion que je noterai au passage.

Il y a des activités intellectuelles qui peuvent changer de rang par le progrès des procédés techniques. Quand ces procédés deviennent plus précis, quand la profession se ramène peu à peu à l'application de moyens énumérables, exactement indiqués par l'examen du cas particulier, la valeur personnelle du professionnel perd de plus en plus d'importance. On sait quel rôle jouent l'habileté individuelle et les procédés secrets dans une quantité de domaines. Mais le progrès dont je parlais tend à rendre les résultats indépendants de ces qualités singulières.

Si la médecine, par exemple, arrivait quelque jour,

dans les diagnostics et dans la thérapeutique correspondante, à un degré de précision qui réduisit l'intervention du praticien à une série d'actes définis et bien ordonnés, le médecin deviendrait un agent impersonnel de la science de guérir, il perdrait tout ce *charme* qui tient à l'incertitude de son art et à ce qu'on suppose invinciblement qu'il y ajoute de magie individuelle; il se rangerait désormais tout auprès du pharmacien qui est placé un peu plus bas que lui, jusqu'ici, parce que ses opérations sont plus *scientifiques* et se font sur une balance.

On pourrait dire, en termes bizarres et empruntés du langage du droit, qu'il existe des intellectuels *fongibles*, et d'autres qui ne le sont pas. Les premiers sont déjà engagés dans la machine ou peu éloignés de l'être, étant ceux qui sont interchangeables et que l'on peut prendre l'un pour l'autre.

A la vérité, il n'y a point d'hommes absolument interchangeables. Ils ne le sont, quand ils le sont, qu'à une certaine approximation.

Ceux qui ne peuvent point du tout se remplacer l'un par l'autre, — par la raison qu'ils n'ont point d'autre, — sont aussi ceux qui ne répondent à aucun besoin incontestable. On peut donc considérer aussi dans le peuple intellectuel ces catégories remarquables : les *intellectuels qui servent à quelque chose* et les *intellectuels qui ne servent à rien*. Le pain des hommes, leur vêtement, leur toit, leurs maux physiques, Dante, ni le Poussin, ni Malebranche n'y peuvent rien. Réciproquement le pain, le vêtement, le toit et le reste ont quelque tendance à se refuser